

La Rivardière

*Quelques
patronymes
de descendants
de
Nicolas Rivard:*

Dufresne

Lacoursière

Lanouette

Lavigne



*Quelques
patronymes
de descendants
de
Robert Rivard:*

Bellefeuille

Loranger

Maisonville

Petite histoire de nos familles...

Généalogie...

Activités de l'Association...

Le journal de l'Association internationale des familles Rivard

ÉTÉ 2014

Vol. 14 No.2



IVARD

NB: Les chiffres suivant le nom d'un auteur désignent son numéro de membre dans l'AIFR. Plus le numéro est petit, plus le membre est ancien.

Figures following an author's name refer to his membership number. The smaller the number, the more ancient the member.

Conseil d'administration

Guy Rivard Président
 (514) 341-3583
 rivardg@bell.net
 Jean-Paul Rivard Vice-Président
 (450) 718-0848
 deniseprivard@videotron.ca
 Jean-Marie Rivard secrétaire
 (514) 648-2515
 jmrivard@videotron.ca
 Bruno Rivard trésorier
 (819) 539-3150
 pirrette.goulet@sympatico.ca
 Benoît Rivard
 directeur de publication
 (450) 663-8291
 riben@bell.net
 Henri-Paul Rivard
 délégué hors Québec
 hpaulrivard@bell.net
 (613) 521-2191
 François Rivard
 Administrateur
 rivard.dudre@videotron.ca
 (450) 655-9526



SOMMAIRE

La Rivardière Vol.14 No.2

Page	3	Le mot du président
Page	4	A Word from the President
Page	5 - 14	Souvenirs d'une fille du Roy
Page	15 - 18	Place aux femmes : Françoise Loranger
Page	19 - 21	Mariage de Nicolas Rivard et de Catherine Saint-Père
Page	19 - 21	The marriage of Nicolas Rivard and Catherine Saint-Père
Page	22	Françoise Loranger, «Une femme d'aujourd'hui»
Page	22	À la mémoire de Madame Laurentienne Rivard-Savoie
Page	23	Les Sucres 2014
Page	24 - 25	Notre chaleureuse réunion de famille à Ste-Mélalie
Page	25 - 26	Saviez-vous que ...?
Page	27 - 29	Télesphore-Damien Bouchard
Page	30 - 31	«Les Sucres» et leur origine
Page	31	L'origine du patronyme Loranger
Page	31	2 ^e rassemblement de vrais roux du Québec
Page	32	Léon Rivard, quel artiste!
Page	33	Célébration du 400 ^e anniversaire de Nicolas Rivard
Page	33	40 ^e anniversaire de la loi 22
Page	34	Métiers d'autrefois: Le vire-chiens et l'allumeur de réverbères

REGISTRAIRE

Jean-Marie Rivard
 12735, avenue Jean-Nollet, Montréal, Québec, H1E 2C5
 (514) 648-2515 jmrivard@videotron.ca

COMITÉ DE LA REVUE

Guy Rivard Rédacteur en chef
 Benoît Rivard Directeur de publication
 Jean-Marie Rivard Activités AIFR, publicité
 Monique Rivard Révision texte français
 Henri-Paul & Shirley Rivard Traduction

COTISATION MEMBRE

	CDN	U.S.A.
INDIVIDUEL:	\$30.00	\$35.00
FAMILLE:	\$40.00	\$45.00
ÉTUDIANT:	\$20.00	\$25.00

RAPPEL MÉTHODOLOGIQUE

Les actes officiels cités dans certains articles proviennent des registres paroissiaux et de notaires consultés au Centre d'archives de Montréal de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAHQ) et sur le site Ancestry.ca
 Les textes conservent l'orthographe originale, la ponctuation et l'usage des majuscules ou minuscules. L'orthographe des noms varie de document à document; ainsi, le patronyme Rivard pourra devenir Rivart ou Rivar.

GRILLE DES TARIFS

à l'intention des commanditaires de La Rivardière

Nombre de parutions	1	2	3
Carte de visite	40,00\$	70,00\$	90,00\$
Demi-page	100,00\$	180,00\$	240,00\$
Pleine page	150,00\$	270,00\$	325,00\$

Notre journal est publié 3 fois l'an : hiver / été / automne

Dépot légal (575648) Bibliothèque nationale du Québec
 Dépot légal LD 779 527 Bibliothèque nationale du Canada
 ISSN 1497-8903



Le mot du président



Le mot du président, c'est, dans les faits, un éditorial, un écrit destiné à faire réfléchir. Dans celui-ci, je vous pose la question: «Aimez-vous les bonnes nouvelles?» Et je vous donne ma réponse: «Vous allez rester sur votre appétit si vous souhaitez nourrir votre quotidien de bonnes nouvelles à partir de la fréquentation assidue des media!

À preuve: Pour ses 50 ans d'existence, Le Journal de Montréal a publié quatre cahiers à conserver précieusement tellement ils permettent au «jeune homme» que je suis – bientôt 78 ans – de faire sienne la devise «Je me souviens». Dans le cahier «50 ans d'actualité» de 30 pages, on retrouve:

- 14 pages de catastrophes, de crises, de drames, de crimes et de mauvaises nouvelles;
- 4 pages de bonnes affaires et de bonnes nouvelles;
- 4 pages de vie politique (qualificatif à choisir);
- 3 pages d'affaires judiciaires (rien de bon...).

Avons-nous vraiment besoin de nous faire rappeler certains des évènements sensationnels les plus récents et les plus proches de nous?:

- Lac-Mégantic, 2013, 47 disparus ;
- Le Richelieu qui déborde, 2011;
- L'attentat terroriste du World Trade Center, 2001 ;
- La crise du verglas, 1998;
- Les Éboulements, 1997, 44 morts d'un même village;
- Polytechnique, 1989, 14 jeunes femmes assassinées;
- La Crise d'octobre, 1970.

Et que retrouvons-nous dans les «bonnes» nouvelles?:

- La canonisation du Frère André, 2010;
- Le mariage de Céline Dion, 1994;
- La visite du pape Jean-Paul II, 1984;
- Les Olympiques, 1976;
- La première greffe cardiaque, 1968;
- Terre des hommes, 1967.

Ne trouvez-vous pas que certaines de ces bonnes nouvelles ne font pas le poids face à la majorité des mauvaises! Il paraît que ce sont les mauvaises nouvelles qui font «vendre la copie»!

Pauvres nous!

Moralité: soyez résolument les artisans de votre propre bonheur! Et bon été à tous et à toutes!

Guy Rivard, président (209)



A Word from the President



In this column, I regularly take a position on topics that are currently making the news. At this time I am asking you: "Do you like good news?" Personally my answer is: "Forget about any good news if you are looking for them in the daily media!"

In "Le mot du president", I gave numerous examples supporting this fact, in Quebec, which is in my part of the world.

Then I searched in "Time, the brief" that I read on a daily basis on my iPad and found a lot of bad news, both past & present.

- Over 1000 Palestinians died in Gaza-Israel's atrocious war;
- Deadly Ebola virus epidemics take hundreds of lives in West Africa;
- Pro-Russians attack in Eastern Ukraine;
- The U.S. stock market crash in 2008;
- Hurricane Katrina's devastation in New Orleans in 2005;
- The explosions of the Columbia and Challenger Space Shuttles in 2003 and 1986;
- The World Trade Center terrorist attack on September 11th, 2001.

But what about the good news? Have a look at this short list:

- "Lucy" out-muscles "Hercules" at the box office;
- Hillary and Bill Clinton raised \$1.4 billion over 32 years;
- Sarah Palin's launching of a TV channel on the Internet;
- Basketball player, LeBron James, returns to Cleveland;
- Germany wins the FIFA World Cup in Brazil;
- World's first Malaria vaccine could be a year away;
- 45th anniversary of the first Moon landing.

I know that the saying goes "you don't sell newspapers with just good news"! But don't you think we are far too short of good news to make us forget about bad ones!

Have a nice and safe summer!

Guy Rivard, president (209)



SOUVENIRS D'UNE FILLE DU ROY

Par Raymonde Fortin (414)

*«Il faudrait les nommer toutes,
à haute voix, par leur nom, face au fleuve,
d'où elles sont sorties au XVII^e siècle,
pour nous mettre au monde et tout le pays avec nous...»*

Anne Hébert

Le premier jardin 1988



Nos 36 québécoises, Filles du Roy de 2013

Nous sommes le 12 février 2013 :

- Bon, je vous explique et si cela vous intéresse toujours, vous serez notre dernière, notre 36^e.

Après moult explications entrecoupées de questions, je demande une journée de réflexion et je raccroche le sourire aux lèvres. Mon époux André, qui a saisi chaque bribe de notre échange, me regarde les yeux écarquillés, rieurs et me lance: «Voyons, Raymonde, c'est tout réfléchi, non? Vas-y, saute dans le bateau!»

À peine quelques minutes plus tard, déjà emballée par le projet, je rappelle et confirme avec enthousiasme ma participation. Une rencontre se fixe. Dans deux jours, je serai à Québec et entrerai avec plaisir dans le projet de commémoration de l'arrivée des premières Filles du Roy en Nouvelle-France en 1663. Trois-cent-cinquante ans déjà!

Je reviens à la maison, bien consciente de l'envergure de mon implication dans ce projet de la Société d'histoire des Filles du Roy. J'ai en mains une brique de documentation à consulter sur les débuts de la colonie et sur la Fille du Roy que je personnifierai tout au long de l'année 2013. Je n'oublie pas un patron pour un costume d'époque aux caractéristiques particulières: tissus en lin ou coton aux couleurs du temps, jupe cachant la cheville, la chemise et le mantelet dissimulant le coude, poches, corset, bonnet et coiffe. Je mettrai près d'un mois à confectionner, à mes frais, avec l'aide d'une amie et de ma sœur, le fameux costume qui deviendra une seconde peau, celle de Catherine Dupuis, Fille du Roy.



«En été, mes vêtements sont pas si chauds! ils sont en coton et en lin, des tissus qui respirent»

Catherine Dupuis.

Entretiens, je rejoins mes trente-cinq sœurs d'aventure pour des fins de semaine de formation à Québec. Celles-ci ont déjà participé à quatre périodes lorsque j'embarque pour les quatre dernières. J'y trouve des femmes dynamiques, ouvertes, accueillantes et généreuses qui m'entraînent dans leur ronde.

J'ai beau être portée par le projet, croire profondément à la mission de réhabilitation et de reconnaissance des Filles du Roy arrivées en Nouvelle-France, entre 1663 et 1673, pour y prendre mari, racine et fonder famille, une préoccupation demeure: le financement d'une telle entreprise. S'enclenchent diverses activités tels billets de tirage, épinglettes, médaillons, affiches, livres, poupées Filles du Roy confectionnées par la Maison La Tradition de Saint-Mathieu-du-Parc en Mauricie et même vin rosé du vignoble L'Isle de Bacchus de l'Île d'Orléans frappé au nom des Filles du Roy. De beaux efforts concertés et productifs!

La Société d'histoire des Filles du Roy porte son regard loin, très loin par delà l'océan. Elle souhaite ardemment un retour au bercail pour ses filles, un voyage en terre française. Fort heureusement, les bénéficiaires retirés des diverses activités contribueront en partie à la réalisation de son rêve.

Ça y est! Nous sommes le 3 juin 2013. Le décompte commence: 36 jumelées (c'est ainsi qu'on nomme les personnificatrices des Filles du Roy) et l'enfant de 10 ans de l'une d'entre elles. Fébriles, heureuses, impatientes, le cœur rempli d'immenses attentes et munies de leur carte d'embarquement, elles quittent le Québec. Les accompagnent dans leur pérégrination la présidente du conseil d'administration de la Société, madame Irène Belleau, la vice-présidente, madame Danielle Pinsonneault, son trésorier, monsieur Michel Belleau, un autre membre du conseil, monsieur Gérard Viaud, un caméraman, Alain D'Eer et un perchiste, Luc Allaire.

À bord de l'avion qui survole l'océan, je me détends. Je ne suis pas inquiète car nous avons toutes été bien préparées à ce périple de 15 jours, ce chemin de mémoire qui nous attend. Nous savons déjà que la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs nous attend avec la ferme intention de célébrer la mémoire de ces Filles du Roy toujours ignorées. Elle nous accompagnera durant notre séjour en la personne de son président, monsieur Gilbert Pilleul et de madame Maud Sirois-Belle, responsable du 350^e anniversaire du premier départ des Filles du Roy (une Québécoise établie depuis des décennies en France). Nous savons aussi qu'à Paris, Rouen, Dieppe et La Rochelle seront dévoilées des plaques commémoratives et que nous aurons la tâche, mais aussi le plaisir d'évoquer la vie de notre Fille du Roy selon son lieu d'origine, par le truchement de tableaux vivants préparés avant notre départ.

Une petite jasette avec mes compagnes de siège, un brin de lecture plus tard, je songe, un moment, à la traversée en voilier de «ma» Catherine partie le 6 juin 1663 et arrivée seulement 111 jours plus tard, soit le 22 septembre; 36 jeunes femmes dont plusieurs orphelines sans véritable avenir dans leur pays, sans expérience en mer, venues de divers coins de France, sont entassées dans la sainte-barbe¹ sans lumière naturelle, dans des conditions de grande insalubrité et dans la moiteur étouffante, mal nourries, malades, envahies de poux, côtoyant les rats, la vermine. J'en ai le frisson rien que d'y penser. Aurais-je eu leur courage, moi qui vis dans le bien-être et l'abondance? Ou peut-être me serais-je dit: «Et pourquoi pas le Nouveau Monde, une nouvelle vie, un mariage possible, des enfants, une terre, un chez-moi où je ne serai plus sous la gouverne de personne. Après tout, je suis vaillante, l'ouvrage ne me fait pas peur et j'aurai en partant une dot du Roy, moi qui n'ai jamais eu de bien en propre.»

Paris, la magnifique

Trois beaux jours à Paris, quelle aubaine! Nous faisons d'abord la connaissance de notre chauffeur attitré pour toute la durée de notre voyage. C'est Stéphane Gratz, un homme sympathique, chaleureux et généreux qui se prend d'engouement pour le groupe tant et si bien qu'en congé, il se joint à nos activités. S'enchaînent un tour guidé de la ville, un dîner de bienvenue dans Montmartre, la découverte de l'hôpital la Salpêtrière (où étaient logées quelque soixante-dix des partantes), aujourd'hui hôpital universitaire reconnu mondialement, et une promenade sur la Seine.

La deuxième journée se déroule dans la Chapelle de La Salpêtrière et se révèle des plus riches: nous assistons à une table ronde et des conférences ouvertes au public sur les Filles du Roy et le XVII^e siècle, les orphelines, l'éducation des filles et la projection de la fiction documentaire Marie Hubert, Fille du Roi. Nous faisons aussi la connaissance de Romain Belleau, frère de notre présidente Irène, un chercheur en généalogie pour qui les jumelées vont développer une affection particulière. Après le déjeuner, les Filles du Roy entourent la chapelle et c'est la criée de leurs noms et lieux d'origine. Très émouvant de les sortir ainsi de l'ombre dans leur chapelle. Madame Colette Piat, auteur de *Les Filles du Roy*, nous entretient sur «ses» Filles du Roy et Sœur Madeleine Juneau, directrice de la Maison Saint-Gabriel de Montréal, nous parle des «épouseuses» de Marguerite Bourgeoys. Madame Belleau clôt le volet-conférences sur le thème «Les Filles du Roy en Nouvelle-France: que sont-elles devenues?»



À la Salpêtrière

Il est 18 heures! Des compagnes montent au jubé et entonnent *À la claire fontaine* alors que cinq Filles du Roy dont je fais partie s'avancent; elles se font actrices, l'espace d'une courte saynète, sur la place du marché à Québec. Tout en jouant, je remarque une caméra «française» qui tourne; le public sur le bout de sa chaise est attentif. Malgré une certaine nervosité et la fatigue, car nous avons répété la veille jusque tard dans la soirée, je suis fière de nous. Nous avons réussi à nous passer le micro comme on dit. Chacune a pu s'exprimer et se faire connaître. Ouf! Nous respirons mieux. D'autres suivront nos traces au cours des prochains jours. Pour certaines, une telle prestation représentera un véritable défi, car il faut bien l'admettre, nous n'avons pas toutes la même facilité à nous exprimer, le même bagout et surtout, nous ne sommes pas des comédiennes professionnelles.

1) C'est la chambre des canonniers située sous la chambre du capitaine, à l'arrière du vaisseau.

La journée se termine avec le dévoilement de la plaque commémorative sur le mur du Pavillon Ste-Claire de La Salpêtrière, pavillon des jeunes filles au XVII^e siècle. Sont présents monsieur Michel Robitaille, délégué général du Québec à Paris et d'autres personnalités françaises et québécoises. L'arrêt à Paris se termine autour d'un buffet et du verre de l'amitié dans le Jardin de la Hauteur de la Salpêtrière. Il se fait tard, j'ai la tête qui tourne de tout ce que j'ai appris et découvert ces trois premiers jours. Fatiguée, mon lit est bienvenu.

Le lendemain matin et tout le long de notre parcours mémoriel en France, nous aurons le bonheur et la fierté de lire des articles dans les journaux sur notre séjour de reconnaissance. Je savais que ce voyage ne serait pas que touristique et j'étais satisfaite de constater que nous touchions au but en suscitant l'intérêt public pour ces pionnières oubliées.

La majorité des jours suivants, une routine s'installe: départ de l'hôtel vers 8 h 30, en costume, déplacement en autocar vers la prochaine destination. La journée est un feu roulant d'activités et il est rare que nous regagnions nos quartiers avant 21 heures.

Rouen, capitale de la Normandie

Nous voici à l'amphithéâtre LECAT de l'hôpital Charles-Nicolle, ancien hôpital général, pour des conférences ouvertes au public sur le Rouen de l'époque, lieu de recrutement et lieu de passage des Filles du Roy. Je retiens, dans l'allocution de Irène Belleau, la citation suivante: «L'histoire est un miroir que l'on doit régulièrement polir.» Fait particulier, des membres du Groupe Histoire du CHU de Rouen livrent les noms des Filles du Roy de Rouen. C'est toujours touchant d'être ainsi interpellées. Dévoilement de plaque commémorative suivi du verre de l'amitié.

Nous allons au port où a lieu L'ARMADA de Rouen, événement d'envergure regroupant de grands voiliers (sixième édition depuis 1989) dans une ambiance festive de concerts, animations, feux d'artifice, foire. Nous montons à bord de l'un d'eux pour le visiter. Nous déambulons sur le pont et naturellement, nous entonnons des chansons de folklore françaises. Des badauds, intrigués par nos costumes et curieux, s'agglutinent sur le quai et leurs voix se mêlent aux nôtres. C'est magique! C'est un exercice que nous reprendrons souvent au cours de nos activités, parce que rassembleur.

Une dernière petite heure libre et nous en profitons pour nous joindre à la foule sur les quais. Du haut d'un pont, une compagne et moi nous remplissons les yeux de la féerie des voiliers rutilants, illuminés dans le ciel étoilé. Les gens nous arrêtent et demandent: «Êtes-vous des Bretonnes?» et nous de leur expliquer. Tout à coup, un promeneur s'informe en nous demandant si nous avons un petit objet qu'on pourrait lui remettre. Ma compagne lui remet son médaillon de Fille du Roy et il s'empresse de nous dire qu'il demeure à côté de Versailles, qu'il va enterrer le médaillon dans les jardins de Versailles en souvenir de ces quelque 770 femmes du XVII^e siècle parties pour la Nouvelle-France sur ordre du roi Louis XIV. Nous sommes touchées. Un autre fait à inscrire à ma petite histoire de Fille du Roy.



Dieppe, ouverture océane

Après quelques conférences, l'une d'entre nous personnifiant Anne Lemaître, Fille du Roy, nous émeut par son récit de vie. Nous parcourons ensuite le Dieppe du XVII^e siècle en compagnie des Amys du Vieux Dieppe. Une dame m'aborde gentiment et m'offre de prendre des photographies pour moi et de me les envoyer par internet. Comme je n'ai pas mon appareil photo, j'accepte avec plaisir ce geste délicat. Nous allons d'abord à la Porte des Tourelles pour le dévoilement d'une plaque puis nous dirigeons vers le Square du Canada où l'enfant du groupe dévoile un médaillon à l'effigie des Filles du Roy sur la colonne commémorative. Vingt Filles du Roy d'origine dieppoise sont nommées et des rosiers Québec sont plantés. Ces lieux témoignent de la reconnaissance du peuple français envers les Canadiens débarqués lors de la Deuxième Guerre mondiale. Nous montons au château-musée de la ville pour un cocktail dînatoire, bercées par les voix d'une petite chorale tout en admirant une magnifique collection d'ivoires.

Les Filles du Roy dans la cité d'Ango

«Dieppe a connu un bien émouvant pèlerinage samedi dernier. Trente-six femmes venues du Québec ont remonté le temps pour marcher sur les traces de leurs ancêtres...»

Les informations dieppoises,
13 juin 2013

Honfleur, la pittoresque et Caen, la ville aux cent clochers

Court arrêt sur la plage de galets d'Étretat. Visite guidée de Honfleur, ses greniers à sel construits à partir des pierres des remparts de la ville, rue des petites boucheries nauséabondes à l'époque avec ses étals en plein air. Surprise agréable! Nous sommes reçues à déjeuner par une amie d'Irène, madame Raymonde Vivier. Elle nous a préparé un véritable festin de terrines, pâtés de lapin, sanglier, etc. Une femme chaleureuse et généreuse. Une heure de route plus tard, c'est Caen. Un dîner accompagné d'un chanteur-conteur en l'honneur de Catherine De Boisandré, FDR. Une occasion d'écouter l'histoire d'une jeune jumelée qui se débrouille très bien devant un public captivé.

Le Perche, berceau de mes ancêtres féminines et masculins

Ce matin dans l'autocar, l'excitation est perceptible, nous allons enfin faire la connaissance de Yves Landry, docteur de l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, chercheur au Département de démographie de l'Université de Montréal et auteur de notre «bible» des Filles du Roy². En effet, son étude magistrale sur les Filles du Roy a éveillé puis alimenté notre démarche de réhabilitation et de reconnaissance. Aujourd'hui, nous le rencontrons et entreprenons le circuit qu'il nous a préparé retraçant le départ des premiers émigrants français vers le Québec.

À **Mortagne-au-Perche**, ancienne capitale du Perche et capitale du boudin noir, nous sommes accueillies devant l'église Notre-Dame par monsieur Landry et son épouse qui habitent justement la région; un couple charmant, d'un abord tout en simplicité, heureux de rencontrer les personnificatrices des Filles du Roy et de nous faire connaître sa région. Nous débutons avec la visite de l'église et découvrons un vitrail consacré à Pierre Boucher, futur gouverneur de Trois-Rivières. Nous sommes ensuite accueillies par M. Léon Guérippi et son épouse dans leur demeure, la maison Henri IV, du nom du roi qui y séjournait lorsqu'il était de passage dans la région. L'une d'entre nous en profite pour remettre à nos hôtes et à M. Landry un écusson estampillé d'une couronne royale et paraphé aux initiales des Filles du Roy qu'elle a elle-même confectionné. Une autre fille, spécialiste du

2) Landry, Yves, Orphelines en France, pionnières au Canada, Les filles du Roy au XVII^e siècle, Bibliothèque québécoise, 2013, 277 pages.

fléché, offre des jarretelles ou des signets en fléché. Plus tard, nous déjeunons sur la grande terrasse de la résidence ayant appartenu autrefois au «Receveur des Tailles», percepteur des impôts. La gaieté indolente nous habite. Le lendemain, nous serons reçues à déjeuner au Château de Blavou, un château appartenant à un Indien cossu qui organise régulièrement des concerts dans ses salons. Comme il parle très peu le français, c'est son majordome très stylé qui nous fait les honneurs de la demeure. Une très bonne table! C'est incroyable à quel point partout nos hôtes nous ouvrent les bras avec chaleur et générosité.

Au cours des deux journées dans la région, nous jetons un œil ou visitons des lieux-dits tels La Barre (maison Marin Boucher), La Chevairie (maison Jean Trudel), La Gagnonnière (maison Gagnon), Le Moncel (maison Robert Giffard), La Filonnière (maison Pierre Tremblay).

À **Tourouvre**, ville presque entièrement brûlée par les Allemands à la Deuxième Guerre mondiale et berceau des familles Rivard (mon époux André Loranger est descendant de l'ancêtre Robert dit Loranger), nous visitons l'église Saint-Aubin ornée de ses beaux vitraux, l'un consacré à Julien Mercier et à son départ pour le Canada et le second à Honoré Mercier (premier ministre du Québec de 1887 à 1891) rappelant son séjour au pays de ses ancêtres; nous remarquons aussi un escalier réalisé par Jean Guyon, natif de Tourouvre, émigré en Nouvelle-France en 1634 et ancêtre de Céline Dion et de tous les Dion.



Avec le cousin Maurice.

À **Saint-Cosme-en-Vairais**, nous écoutons Yves Landry nous parler des Filles du Roy et de l'émigration percheronne dans une salle bondée et surchauffée. Aux derniers applaudissements, je suis déjà ailleurs à la soirée festive qui nous attend à la salle Atlantis. J'ai hâte et je fonde beaucoup d'espoir sur cette soirée. Espoir comblé lorsqu'à notre arrivée, je rencontre un cousin français du nom de Maurice Fortin, un généalogiste amateur possédant un répertoire de 14,000 noms de personnes reliées à l'émigration en Nouvelle-France. D'ailleurs, Yves Landry me fait remarquer que ce dernier partage généreusement ses données avec d'autres généalogistes. Je suis tout émue et je pense à mon père qui aurait grandement apprécié rencontrer un Fortin français. J'en profite pour lui remettre un pain de sucre de la cabane à sucre d'un ami et la généalogie de ma famille. Nous nous embrassons chaleureusement les yeux pleins d'eau.

Avant le dîner, nous assistons à la séance d'intronisation de la Confrérie des chevaliers du Goûte-Boudin de trois des nôtres, Jeanne Dodier, Michel Belleau et Gérard Viaud. Une occasion de bien rigoler lorsque notre Jeanne Dodier, végétarienne du XXI^e siècle, se doit de goûter un morceau de boudin. Une petite inquiétude circule parmi nous: y arrivera-t-elle? Eh bien oui! Nous sommes fières d'elle, mais nous apprendrons plus tard le subterfuge: on lui a plutôt fait manger un petit morceau de chocolat en forme de boudin. La cérémonie s'étirant passablement, le dîner ne débute qu'à 21 h 30 et je papote gaiement avec mon cousin pendant que la formation musicale Denéchau Jâse Musette s'exécute. 22 h 30, nous devons expressément quitter bien que le repas ne soit pas terminé. Je n'aime pas l'idée de partir aussi subitement, comme des voleurs. Enfin, j'ai une idée! Je me lève, attrape au passage une Fille du Roy, puis une autre et encore une autre, etc. C'est en longue farandole que nous circulons entre les tables en chantant *À la claire fontaine*. Une dernière chanson, des remerciements chaleureux et hop dans l'autocar!

Ce soir, je suis partagée. Dans ma tête, un véritable maelstrom: la découverte de ces lieux d'où viennent mes ancêtres, ceux de mon époux, d'amis, les rencontres, les échanges qui m'ont remplie de bonheur. Par ailleurs, je suis triste en songeant qu'aujourd'hui, ma fille a perdu son compagnon des vingt dernières années, son chat, renversé par une automobile. J'aurais bien aimé être avec elle comme à d'autres moments difficiles qu'elle a traversés. Son image à l'esprit, je m'endors.

Revivez l'incroyable histoire des «Filles du Roy»

«...où l'on raconte qu'à l'arrivée des bateaux, des hommes se précipitaient dans des chaloupes pour être les premiers à les accoster!...»

Le Perche l'Action républicaine & L'ÉCHO, 10 juin 2013

Amboise et son Clos Lucé

Aujourd'hui, nous nous payons le luxe du «sans costume», le look «touristes». Je me sens légère et j'ai bon pied pour visiter sans représentation le château royal d'Amboise sur La Loire et le Clos Lucé, dernière résidence de Léonard de Vinci (1452-1519).

La visite du Château d'Amboise et de ses terrasses paysagées est intéressante mais ne dit-on pas qu'un château est un château? Quand on en a vu un, on les a presque tous vus! Eh bien non! Au détour d'une courte promenade, j'ai découvert le modeste Clos Lucé et son immense parc d'un hectare consacré aux inventions grandeur nature de Léonard de Vinci. J'ai goûté chaque instant, chaque pause sur un banc à écouter les réflexions du grand maître sur la botanique, le corps humain, le vol des oiseaux, le portrait...; j'ai circulé en admirant ses majestueuses (4 mètres de haut) toiles translucides, pénétrée d'une paix, d'une douceur réconfortante. J'ai même imaginé le peintre âgé de 64 ans partir seul de Rome à dos de mulet, ses carnets, ses croquis et dessins de trois de ses toiles majeures «Mona Lisa», «Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant» et «Saint-Jean Baptiste» dans ses besaces, traverser les Alpes, une bonne partie de la France et rejoindre son ami et mécène, le roi François 1^{er}. Quel courage et quelle détermination! Aujourd'hui, je me suis ressourcée, rassérénée et je suis prête à poursuivre la route vers Niort mais avant, petit détour et visite d'une cave à vin chez «Plou». Encore un accueil chaleureux, dégustation et rires abondants.

Niort et ses marais poitevins

Les Filles du Roy visitent le vieux Niort sous la pluie. Une dame de la place ayant appris notre venue se joint à nous. Il s'agit d'une Québécoise de Longueuil vivant là depuis maintenant 17 ans et heureuse de partager cette activité avec nous. La journée est spéciale pour trois d'entre nous, deux sœurs et la fille de l'une d'entre elles: elles descendent de Catherine Fièvre, Fille du Roy. C'est madame Marguerite Morrison, généalogiste de la place, qui nous entraîne devant la maison récemment identifiée de Catherine Fièvre et cause tout un émoi chez nos trois filles. Les larmes se sèchent et le contentement se lit dans leurs regards.

C'est la jupe mouillée jusqu'aux genoux que nous sommes reçues à la mairie pour le verre de l'amitié et le tourteau au fromage, spécialité niortaise. Suit la présentation des Filles du Roy originaires de l'endroit: Catherine Fièvre et Marthe Ragot. Encore une belle écoute du public! Nous terminons cette journée en déjeunant à l'Auberge La Roussille entourée de marais. Nous sommes seules au monde avec une auteure-compositrice et interprète, Christine Authier qui, guitare en mains, tantôt nous berce, tantôt nous allume avec ses compositions sur les Filles du Roy et autres.

La Rochelle, la vibrante

Un saut à l'île d'Oléron et Brouage, patrie de Champlain et de Marie Faucon, Fille du Roy, puis c'est la dernière étape de notre parcours mémoriel: La Rochelle. La Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs nous accueille avec des conférences ouvertes au public dont l'une consacrée au protestantisme en Poitou alors que sévissent les catholiques sur les protestants de l'Église réformée. Je reviens toujours à la même réflexion: pourquoi des hommes, au nom d'une religion, se font-ils guerriers persécuteurs? Quel non-sens!

La population bien informée de notre arrivée et parfois même costumée se mêle à notre groupe. En fin d'après-midi, en présence de personnalités françaises et québécoises, une plaque est dévoilée sur le mur de la partie ancienne du couvent de La Providence. Bientôt encadrées par les soldats du Régiment du Béarn en costume d'époque, au son du fifre et du tambour, nous marchons les vieilles rues nous arrêtant à trois reprises pour les tableaux vivants de nos Filles du Roy provenant de La Rochelle. Le plaisir, les découvertes ne sont pas encore terminés. En soirée, un personnage costumé muni d'une lanterne nous entraîne dans un chemin de nuit de l'Hôtel de Ville au couvent en passant par un bunker datant de la dernière guerre. Je ne me doute pas que deux semaines plus tard, le bel Hôtel de Ville avec sa grande salle de réception au plafond à caissons et où nous avons eu droit à un cocktail, sera complètement détruit par les flammes. Quelle perte ! Je me rappelle m'être amusée, en le quittant, du haut de son escalier en encorbellement, à citer les célèbres paroles du Général de Gaulle, à Montréal, en 1967.

Elles ont mis au monde un continent

«...La Rochelle pavaisait aux couleurs du Québec...puis, les 36 jumelées ont défilé en ville, fanfare en tête interprétant des saynètes à chaque lieu emblématique de la migration...»

SUD

QUEST, 16 juin 2013



Défilé dans La Rochelle

Le lendemain, à la Tour de la Chaîne au port, onze d'entre nous montent à bord d'une barque qui les amène vers le voilier Coppelia ancré à la Tour St-Nicholas. Les autres, aussi en barque, se rendent sur un autre bateau. Une foule dense nous acclame. Gonflées à bloc, émues, nous prenons la mer. Au loin, Fort Boyard! Le vent et les embruns m'enivrent. Quelle chance j'ai d'être ici et maintenant! Revenues au port, nous assistons à l'intronisation de personnalités de l'Ordre du Bon Temps dont fait partie notre Fabienne Thibault. Avant de poursuivre notre route, nous faisons une courte escale dans un centre d'information touristique où Jean-Marc Dubois, chansonnier, nous présente son spectacle. Vraiment, nous nous éclatons!

Saint-Émilion, Bordeaux

Arrêt et promenade dans les rues de Saint-Émilion suivis d'une courte visite de Bordeaux. Avion Bordeaux-Paris, Paris-Montréal.

Comme dirait notre grande Clémence: «*J'ai fait un ben beau voyage!*» Eh bien effectivement, j'ai fait un voyage magnifique, inoubliable au pays des ancêtres. Une chance inouïe que la mienne. Des souvenirs impérissables de gens, de lieux, d'évènements.

Chez nous

Mais ce voyage n'a pas marqué la fin de mon aventure unique de Fille du Roy. Au Québec, un voilier parti de Tadoussac avec escale à Rimouski, l'île d'Orléans, Québec, Trois-Rivières, Sorel et Montréal me fait connaître le fleuve majestueux, le gouvernail à manœuvrer, la vie à bord et son joyeux copinage.



Pour moi, une première escale émouvante à Québec: bien campée à la proue du voilier, j'embrasse d'un regard mouillé d'émotion la foule pressée sur les quais et je songe à l'arrivée de 1663, à ces femmes braves qui ont choisi mari, enfanté de nombreux enfants, affronté le dur labeur, les menaces iroquoises, les maringoins, la grande froidure... Sitôt débarquées, nous sommes happées par les Fêtes de la Nouvelle-France, ce rendez-vous annuel de chaque début d'août pendant lequel les québécois prennent plaisir à se costumer; en tête de leur défilé, au cœur de leurs activités,

un kiosque à animer, des visites privées, deux semaines «la broue dans le toupet». Mais aussi une occasion de se serrer les coudes, d'approfondir de nouvelles amitiés puisque je suis chaleureusement hébergée chez une autre Fille du Roy. Des jours à échanger avec le public, à réhabiliter les Filles du Roy, à les raconter. Je nage en plein bonheur!

Puis, on reprend le fleuve vers Trois-Rivières. Quelle agréable sensation de saluer la famille, les amis en passant devant le Cap-de-la-Madeleine et d'embrasser tous les miens au quai de Trois-Rivières. Le lendemain, nous remontons à bord, direction Sorel et finalement Montréal où une foule pressée et enthousiaste nous acclame. Un prétendant qui m'attend, une promenade en calèche jusqu'à la Maison Saint-Gabriel, maison de Marguerite Bourgeoys et une soirée festive. À mon retour, je vis mon premier Rendez-vous des coureurs des bois à Pointe-du-Lac. Toujours de belles rencontres, de beaux échanges.

L'engagement que j'ai personnellement pris de faire connaître, reconnaître et réhabiliter les Filles du Roy m'a amenée à donner des conférences à différents groupes et associations un peu partout en Mauricie Centre du Québec et même une en Ontario. Partout, je rencontre des gens formidables, attentifs, heureux de découvrir leurs ancêtres féminines. Je me plais à croire que j'allume chez eux une première étincelle d'intérêt pour une recherche personnelle matrilineaire (de mère en fille sur plusieurs générations).

«Nous ne serions pas là sans elles»

«Ces 800 Filles qui arriveront en une décennie à peine marqueront de leur empreinte indélébile le destin du Québec... »

Le Devoir, juin 2013, Christian Rioux

Ma personnification de Catherine Dupuis, Fille du Roy, me porte toujours plus loin. Je cherche présentement à souligner l'apport considérable de ces femmes à la fondation du peuple québécois avec l'installation d'une plaque commémorative chez moi, à Cap-de-la-Madeleine, où 14 Filles du Roy se sont installées. En chantier présentement, l'organisation d'un repas à l'époque des Filles du Roy et à mon agenda en mars 2015, encore une conférence!



Raymonde Fortin, biographie.

«Native de Trois-Rivières, j'ai grandi à Cap-de-la-Madeleine. J'ai acquis une formation en enseignement primaire et en secrétariat. D'abord enseignante au primaire à Cap-de-la-Madeleine, j'ai épousé André Loranger et nous avons eu une enfant, Maud. Nous avons vécu deux ans à Senneterre en Abitibi où nous avons tous les deux enseigné au secondaire. Nous avons ensuite passé 28 ans en Outaouais où j'ai fait carrière en tant qu'adjointe exécutive à la Fonction publique fédérale.

Maintenant retraitée, j'ai écrit à quatre mains, avec ma cousine Lucille Sasseville, *Faut pas en parler*, roman en deux volumes racontant la vie d'une famille de la Mauricie de 1928 à 1983. Actuellement, je suis membre et conseillère, recrutement et communications, responsable de la publication d'un bulletin mensuel du Cercle de Fermières de Trois-Rivières».



FRANÇOISE LORANGER «ÉCRIVAIN ET DRAMATURGE»

Par Benoît Rivard (053)

Descendante de Robert Rivard, frère de Nicolas, premier ancêtre des Rivard, Françoise Loranger naît le 18 juin 1913 à Saint-Hilaire, au sud de Montréal. Elle est la fille du juge Joseph-Henri Loranger et de Marguerite Lareau. Sa famille appartient à la grande bourgeoisie; elle compte nombre d'avocats, d'écrivains et de politiciens et des noms comme celui de Louis-Joseph Papineau. Son grand-père, Louis-Onésime Loranger, fut Procureur général dans le gouvernement Chapleau (1879-1882). Cet héritage familial de gens d'élite lui a sûrement donné cette liberté d'esprit et cette soif de culture qui l'animeront toute sa vie.



Louis-Onésime Loranger.
Grand-père de
Françoise Loranger

Son grand-père, Louis-Onésime, fut avocat. Admis au Barreau du Bas-Canada en 1858, il exerça sa profession en association avec ses deux frères Thomas-Jean-Jacques et Jean-Marie. Avocat de la couronne

lors de l'Enquête sur le scandale des tanneries, il fut Membre du Conseil du Barreau de Montréal en 1868 et en 1869, en 1871 et en 1872, en 1874 et en 1875. Président et organisateur des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste en 1874, il fut vice-président, de 1889 à 1892, et président, de 1895 à 1899, de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Échevin du quartier Saint-Louis au conseil municipal de Montréal de février 1871 à mars 1877, il fut élu député conservateur à l'Assemblée législative, dans Laval, en 1875. Réélu sans opposition en 1878, il le fut également en 1879 et en 1881. Nommé juge à la Cour supérieure du district de Trois-Rivières en août 1882, il prit sa retraite en 1909.

PLACE AUX FEMMES



Jacqueline, Françoise et Pierre-Paul-Joseph.

Le père de Françoise, Joseph-Henri, fut aussi avocat et juge. Il épousa le 2 juin 1909 à Montréal, Marguerite Lareau, fille de Edmond Lareau et Marguerite Robillard; ils eurent cinq enfants dont Françoise, la troisième.

Françoise, pour sa part, eut trois enfants : une fille Puck (1941, avec Paul Simard), Danièle (1953, avec Jean Michaud) et Renaud (1963, avec Jacques Kasma). Tous trois participèrent, l'an dernier, aux célébrations marquant le 100^e anniversaire de la naissance de leur mère et organisées par le Cercle littéraire Françoise-Loranger en collaboration avec la ville de Mont-Saint-Hilaire.

Laissons sa première fille, Puck Simard, nous parler de sa mère:

«Je sais que *Mathieu* - le seul roman de Françoise publié en 1949 - a été écrit en partie à Sainte-Adèle où maman louait une maison. Le camp où *Mathieu*, le personnage principal, séjourne pendant quelques mois est inspiré par le camp Maupas (un camp d'athlétisme et de culture physique en pleine nature fondé par le lutteur et sculpteur français Émile Maupas en 1923) à Val-Morin. Ma mère y a séjourné quelque temps pour bien connaître l'endroit.

«Ma mère a également habité à Ivry-Nord, à l'Auberge de la Barbe Rousse ouverte après la guerre par mon père et ma mère. Cette auberge accueillait plus d'artistes que de clients payants!! Malheureusement, il n'en reste aucune trace. Au début des années '50, au temps de Duplessis, ma mère a également vécu au Lac La-Pêche, en Mauricie, dans ce qui était alors un camp de chasse et de pêche pour gens riches! Mon père (Paul Simard) était gérant de l'endroit».

Vient ensuite la période Saint-Marc-sur-Richelieu où Françoise et son mari Jean Michaud habiteront durant 20 ans (1953-1973). De 1963 à 1970, ils auraient aussi habité une maison située au 2940 Hill Park Circle à Montréal, près du Lac-aux-Castors, sur le Mont Royal, un quartier plutôt huppé.

À partir de 1973, ils ont vécu à Saint-Nicolas, rue de la Corniche, dans une maison moderne aux immenses fenêtres qui surplombaient le fleuve Saint-Laurent en face de Cap-Rouge, en banlieue de Québec.

Ils ont plus tard déménagé dans un appartement plus facile à gérer à Québec. Puis ils sont revenus à Montréal lorsque Jean Michaud a pu prendre sa retraite de l'Université Laval.

Dès son plus jeune âge, Françoise Loranger s'adonne à l'écriture; elle écrit des histoires qu'elle lit, le soir, à sa sœur. À 17 ans, elle envoie déjà des textes de nouvelles à la Revue Populaire. En 1938, sa rencontre avec Robert Choquette, auteur reconnu, l'amène à s'intéresser à l'écriture de romans-feuilletons pour la radio. Avec ce dernier, elle co-écrit, pour Radio-Canada, *Le vieux raconteur* (1938) et *Dans ma tasse de thé* (1938-1939).

De 1940 à 1943, Françoise Loranger fait cavalier seul et signe des radio-feuilletons qui sont diffusés à Radio-Canada et CKAC: *Ceux qu'on aime*, aussi publié en feuilleton dans Radio-Monde, en 1940, et *La victoire par l'épargne*. En 1943, elle signe *La vie commence demain*; *Les Mercier* suivra, en 1949. L'auteure écrit aussi pour les journaux.



Photo prise en 1949 par les studio Anette & Basil Zarov.



La maison Françoise Loranger, située au 820 Françoise Loranger, St-Marc-sur-Richelieu. Fut acquise en 1953, par l'architecte Jean Michaud et sa compagne l'écrivaine Françoise Loranger; ceux-ci l'habiteront durant 20 ans. Ils la vendront en 1974.

Note : La maison fut plusieurs fois réquisitionnée par Radio-Canada pour servir de décor à des téléromans, vu son décor exceptionnel.

C'est aussi en 1949 qu'elle publie *Mathieu*, son seul roman; très bien accueilli par la critique et par les lecteurs qui en font un succès populaire, ce roman est demeuré un classique de la littérature québécoise. Il a été réédité aux Éditions du Boréal en 1990.

Dans les années '50, dès l'arrivée de la télévision, elle passe à l'écriture pour ce nouveau medium. Elle écrit plusieurs télé-théâtres, dont *Madame la présidente*, et fait également plusieurs adaptations de textes russes dans les années '60.

En 1958, elle rédige *Sous le signe du lion*, téléroman diffusé en 1961 et repris en 1962; ce roman a fait l'objet d'une nouvelle version en 1997 et 1998.

En 1965, le Théâtre du Rideau Vert crée sa première pièce, *Une maison...un jour*, et la présente en tournée en France et en Russie. En 1967, la même troupe crée *Encore cinq minutes*, pièce qui sera également présentée par une troupe française.

Puis en 1968, elle rompt avec le théâtre traditionnel psychologique - qu'elle appelle son «théâtre bourgeois» - et elle écrit trois pièces qui s'attaquent à la forme même du théâtre: *Double jeu*, une expérience de théâtre de participation avec le public, *Le chemin du Roy* et *Medium saignant*, deux ouvrages contestataires et politiques qui provoquent de nombreuses controverses. (Voir encadré page 18)


En 1968, elle reçoit le Prix du Gouverneur général du Canada pour sa pièce *Encore cinq minutes*. Après 1970, elle se retire du théâtre afin de poursuivre une démarche spirituelle. Elle ne fera qu'une brève incursion à Télé-Québec en 1978, avec le télé-théâtre *La dame de cent ans*.

Françoise Loranger est décédée le 5 avril 1995, à l'âge de 81 ans.

SOURCE: Le cahier généalogique de Pierre Rivard à Françoise Loranger, Cercle Littéraire Françoise-Loranger.
Distribué par la Société d'histoire de Beloeil - Mont-Saint-Hilaire.



Sous le signe du lion, diffusé en 2^e version de 1997 à 1998. Les deux comédiens de cette édition : Guy Godin et Danielle Proulx.



Plusieurs municipalités ont tenu à honorer sa mémoire

en donnant son nom à une rue, une place, une bibliothèque :
Lévis, Blainville, Saint-Marc-sur-le Richelieu.

Quant à Mont-Saint-Hilaire où elle passait ses étés pendant son enfance,
un Cercle littéraire porte son nom.

En 2013, année où elle aurait eu cent ans,
la Société d'histoire de Beloeil-Mont-Saint-Hilaire
a publié le cahier généalogique
De Pierre Rivard à Françoise Loranger.

«*Le chemin du Roy*, est une satire impitoyable racontant, dans le contexte d'une partie de hockey truffée de pénalités, les confrontations entre les villes de Québec et d'Ottawa à la suite de la visite du président français Charles de Gaulle en 1967. Quant à la pièce *Médium saignant*, rédigée en 1970, elle expose les conflits linguistiques que vit le Québec depuis le projet de loi 63 fort controversé». NDLR: Ce projet fut adopté; il imposait à tout enfant du Québec de fréquenter l'école primaire et secondaire en français.

Doucette, L.E., Françoise Loranger, L'Encyclopédie canadienne, 2013.

Ascendance de Françoise Loranger

Françoise Loranger

/

Joseph Loranger, fils de Louis Onésime Loranger et de feu Rosalie Lafranboise,
de Notre Dame + Marguerite Lareau

Mariage: 2 juin 1909 à Montréal (Cathédrale Saint-Jacques-le-Mineur)

/

Louis Onésime Loranger, fils de feu Joseph Loranger et de Dame Marie Louise Dugal
+ Marie Angélique Rosalie Lafranboise, fille de Maurice Laframboise
et de Dame Rosalie Eugénie Dessaulles

Mariage: 3 octobre 1867 à Montréal (Notre-Dame)

/

Joseph Loranger, fils de feu Alexis Loranger et de défunte Marie Louise Milet
+ Marie Louise Dugal

Mariage: 11 février 1822 à Yamachiche

/

Alexis Loranger, fils de Joseph Loranger et de Geneviève Coté + Louise Milet

Mariage: 18 novembre 1776 à Yamachiche (Sainte-Anne)

/

Joseph Rivard, fils de Claude Rivard dit Loranger
autrefois Capitaine de milice dans cette Paroisse et de Catherine Roy + Geneviève Coté

Mariage: 26 avril 1740 à Sainte-Geneviève de Batiscan

/

Claude Rivard, fils de Robert Rivard et de Magdelaine Guillet
ses père et Mère de la paroisse de Batiscan

+ Chaterine Roy fille de Michel Roy et Françoise Aube

Mariage: 14 février 1696 à Sainte-Anne de la Pérade

Note: Maurice Laframboise et Marie Eugénie Dessaulles, fille Majeure de L'honorable défunt Jean DeSsaules, en Son vivant Ecuier et Seigneur de Saint-Hyacinthe et de Dame Marie Rosalie Papineau de cette paroisse, s'étaient mariés le 18 février 1846 à Saint-Hyacinthe. Acte de mariage trouvé au Centre d'archives de Montréal de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAHQ). Marie Rosalie Papineau était la soeur de Louis Joseph Papineau. Maurice Laframboise a eu une longue carrière politique comme maire de Saint-Hyacinthe et comme député de Bagot, d'après le Dictionnaire des parlementaires du Québec 1792-1992, p. 415-416.

Par Réal Houde (402)

Le mariage de Nicolas Rivard et de Catherine Saint-Père The marriage of Nicolas Rivard and Catherine Saint-Père

Par / by André Dufresne (061)

La date du mariage de l'ancêtre Nicolas Rivard avec Catherine Saint-Père reste à ce jour un mystère. Mais si nous n'en connaissons pas la date exacte, nous pouvons situer celle-ci entre le 19 août 1652 et le 24 novembre 1652.

Catherine Saint-Père était la fille d'Étienne Saint-Père et de Madeleine Couteau et elle avait été baptisée le 26 août 1634 à Saint-Jean d'Angély au Poitou. On peut présumer qu'elle était née quelques jours avant cette date. En effet, son père étant décédé peu après sa naissance, sa mère avait signé un contrat de mariage avec André Musset le 18 mai 1639 devant le notaire Pierre Teuleron l'aîné, de La Rochelle. Or dans ce contrat de mariage, Madeleine Couteau (que le notaire appelle Noemy Couteau) mentionne qu'elle a à sa charge "Jeanne, Catherine et Blanche Saint-Père, à présent âgées, Jeanne de 12 ans, Catherine de 5 ans et Blanche 18 mois."

Certains auteurs ont tenté d'expliquer le changement de prénom de Madeleine à Noémy Couteau par le fait qu'elle aurait embrassé la foi protestante. Or non seulement a-t-elle fait baptiser ses filles dans l'église catholique, mais le contrat de mariage signé devant le notaire Teuléron à La Rochelle, un bastion de la foi protestante, prévoit que le mariage sera célébré "selon les solemnités de ladite église catholique, apostolique et romaine. Ajoutons, pour mêler les cartes encore plus, que Madeleine Couteau, appelée Noémy par le notaire Teuleron, est nommée Jeanne par le curé de Saint-Jean d'Angély dans l'acte de baptême de sa fille Catherine!

Catherine n'avait donc que 15 ans lorsqu'elle épousa en premières nocces, vers 1649, Mathurin Guillet. Or ce mariage ne devait pas durer et il n'en naquit aucun enfant, du moins aucun qui survécut. Quant à Mathurin Guillet, il fut massacré par les Iroquois le 18 août 1652.

We have yet to uncover the marriage date of our ancestor Nicolas Rivard with Catherine Saint-Père. Although we cannot pinpoint the date, we know that the marriage occurred between August 19, 1652 and November 24, 1652.

Catherine Saint-Père was the daughter of Étienne Saint-Père and Madeleine Couteau and she was baptized on August 26, 1634 at Saint-Jean d'Angély in Poitou. We can assume that she was born a few days earlier. As a matter of fact, her father had died shortly after her birth and her mother entered into a marriage contract with André Musset on May 18, 1639 before notary Pierre Teuleron the Elder, from La Rochelle. In that marriage contract Madeleine Couteau (identified as Noemy Couteau by the notary) indicates that she has the care of Jeanne, Catherine and Blanche Saint-Père, who are 12 years old, 5 years old, and 18 months old respectively.

Some authors have attempted to explain Madeleine's name change to Noémy Couteau by her conversion to the Protestant faith. But then how can we explain that she had her girls baptized in the Catholic faith, or that her marriage contract signed before Teuléron in La Rochelle, a bastion of the protestant faith, states that the marriage will be celebrated according to the Solemn Rite of the Apostolic, Roman Catholic Church! To complicate matters, Madeleine Couteau, called Noémy by Notary Teuleron, is identified as Jeanne by the curate of Saint-Jean d'Angély on the baptismal certificate of her daughter Catherine!

Catherine was only 15 years of age when she married Mathurin Guillet around 1649. That marriage was doomed and no child was born, or at least survived. Poor Mathurin Guillet was felled during the massacre carried out by the Iroquois on August 18, 1652.

Son mari massacré, Catherine était inconsolable mais Nicolas Rivard, qui était capitaine de milice, déjà respecté dans sa petite communauté, la prit sous sa protection et s'employa à la reconforter. Catherine avait alors dix-huit ans, Nicolas trente-quatre. Elle héritait de la terre de son mari et les récoltes étaient à faire en cette fin d'août. Elle entrevoyait avec effroi le long hiver qu'elle devrait passer seule. Nicolas la rassura, la protégea, s'éprit d'elle et moins de trois mois après le décès de son mari, elle épousait notre ancêtre, entre le dix-neuf août et le vingt-quatre novembre 1652.

Les registres d'état civil et les contrats de mariage à Trois-Rivières manquent pour cette période, mais on sait qu'ils sont mariés grâce à un acte de vente du vingt-quatre novembre 1652 (Séverin Ameau notaire), par lequel Pierre Guillet et Nicolas Rivard vendent... les terres et concessions tant défrichées qu'à défricher, situées audit Cap appartenantes à feu Mathurin Guillet, aussi habitant audit Cap et à **Catherine St-Père, veuve dudit feu Mathurin Guillet, et à présent femme dudit Nicolas Rivard dit La Vigne**, à ce présente, consentante, autorisant le Sieur La Vigne son mari... [N.D.L.A.: nous avons modernisé le français]

Ce contrat nous confirme aussi qu'en dépit de la menace iroquoise, le défunt Mathurin Guillet n'avait pas chômé. Bien que sa terre ne lui ait été concédée que l'année précédente, sa veuve et Nicolas vendaient les terres et concessions tant défrichées qu'à défricher, et se réservaient le grain qui avait été recueilli cette année. Mathurin avait donc eu le temps de défricher et de semer et son frère Pierre, assisté de Nicolas Rivard, avait pu faire la récolte...

Si les registres de cette époque contiennent plusieurs actes de mariage, celui de Nicolas et Catherine est manquant. Peut-être le mariage a-t-il été célébré par un missionnaire et consigné sur une feuille volante qui s'est perdue par la suite... Mais si nous le trouvions, il se lirait sensiblement comme ceci:

With her husband suffering such a horrible death, Catherine was inconsolable. Nicolas Rivard, who was a well respected Captain of militia in his community, took her under his wing and dedicated himself to assuage her sorrow. Catherine was then 18 years old and Nicolas, 34. She inherited her husband's plot of land and harvesting was yet to be contemplated this late in August. She was frightfully nervous when she thought of spending the winter all alone. Nicolas reassured her, protected her, and fell in love. Less than three months after the death of her husband, she married our ancestor. This event occurred between August 19 and November 24, 1652.

The registers of births, marriages and deaths of Trois-Rivières are missing for that period, but we know for a fact that they were married, as confirmed by a document outlining the sale of land by Pierre Guillet and Nicolas Rivard... "lands and grants cleared and to be cleared, located at the said Cap and owned by the late Mathurin Guillet, also a resident of the said Cap and **Catherine St-Père, widow of the said late Mathurin Guillet, and now the wife of the said Nicolas Rivard dit La Vigne**, hereby gives consent, authorizing Sieur La Vigne her husband..."

Despite the Iroquois menacing presence, this contract confirms that Mathurin Guillet was enterprising. Although the land was only granted to him the year before, his widow and Nicolas sold "lands and grants cleared and to be cleared" and were keeping for themselves the "grain which had been harvested that year". So, Mathurin had had the time to clear the land and sow grains, and brother Pierre, assisted by Nicolas Rivard, had taken care of the harvest.

Although the records of that era contain several marriage certificates, the record for Nicolas and Catherine is missing. The marriage was perhaps celebrated by a missionary priest whose notation was never recorded officially... Were we to find it, it would probably read as follows:

(reconstitution hypothétique)

Anno Domini 1652, die 23e Novbr. denuntionibus praemissis de more tribus inter misserum solemnibus in sacello nostro ad Tria flumina nulloque legitimo impedimento detecto, Ego idem Gabriel Druillettes societatis Jesu sacerdos parochi vices agens, interrogavi, et mutuo consensu habito per verba de praesenti conjunxi in matrimonium Nicolaum Rivard, vulgum La Vigne filium Petri Rivard et Joannae Mullard ex parocchia Tortum Robur in Percorum, et Catarinam Sanctus Pater, viduam Mathurini Guillet, filiam defuncti Stephani Sanctus Pater et Magdalenae Couteau ex parocchia Sancti Nicolai Rupellensis diocaesis. Testes fuerunt Dominus Boucher et Dominus Lameslée.

(traduction)

L'an de Notre Seigneur 1652, le 23 novembre, après la publication de trois bans de mariage à la grand-messe de notre chapelle des Trois-Rivières, ne s'étant trouvé aucun empêchement légitime je, soussigné, Gabriel Druillettes, prêtre de la Société de Jésus y faisant les fonctions curiales, ai demandé et obtenu de parole le mutuel consentement de mariage de Nicolas Rivard dit La Vigne, fils de Pierre Rivard et de Jeanne Mullard de la paroisse de Tourouvre au Perche, et de Catherine Saint-Père, veuve de Mathurin Guillet, fille de feu Étienne Saint-Père et de Madeleine Couteau de la paroisse de Saint-Nicolas, diocèse de La Rochelle. Les témoins furent le sieur Boucher et le sieur Lameslée.

(Hypothetical record)

Anno Domini 1652, die 23e Novbr. denuntionibus praemissis de more tribus inter misserum solemnibus in sacello nostro ad Tria flumina nulloque legitimo impedimento detecto, Ego idem Gabriel Druillettes societatis Jesu sacerdos parochi vices agens, interrogavi, et mutuo consensu habito per verba de praesenti conjunxi in matrimonium Nicolaum Rivard, vulgum La Vigne filium Petri Rivard et Joannae Mullard ex parocchia Tortum Robur in Percorum, et Catarinam Sanctus Pater, viduam Mathurini Guillet, filiam defuncti Stephani Sanctus Pater et Magdalenae Couteau ex parocchia Sancti Nicolai Rupellensis diocaesis. Testes fuerunt Dominus Boucher et Dominus Lameslée.

(Translation)

In the year of Christ 1652, on November 23, following the publication of three proclamations at High Mass in our Chapel of Trois-Rivières, and as there were no legal impediment, I, Gabriel Druillettes, Priest of the Society of Jesus, carrying the duties of curate, asked and obtained the verbal mutual consent in marriage of Nicolas Rivard dit La Vigne, son of Pierre Rivard and Jeanne Mullard of the parish of Tourouvre in Perche, and Catherine Saint-Père, widow of Mathurin Guillet, daughter of the late Étienne Saint-Père and Madeleine Couteau of the parish of Saint-Nicolas, diocese of La Rochelle. The witnesses were sieur Boucher and sieur Lameslée.



FRANÇOISE LORANGER, UNE FEMME D'AUJOURD'HUI !

Quelle coïncidence! La Presse, en pages 8 et 9 de son cahier Arts du 4 juillet dernier, dans sa série estivale «Nos classiques revisités» publie une analyse et critique de Marie-Christine Blais du seul roman de Françoise Loranger, *Mathieu*, paru en 1949.

«Lire *Mathieu* de Françoise Loranger, publié il y a 65 ans, c'est être frappé par l'actualité des thèmes abordés dans ce roman: réalisation de soi, équilibre par l'activité physique, dépression, importance de l'art, amour «libre», contestation, introspection excessive, libre arbitre et ce qu'il faut bien appeler la pleine conscience! Autant de sujets qui n'avaient pas exactement la cote en 1949...».

Françoise a alors 36 ans; elle vit comme d'autres l'avant-dernière année du règne de Duplessis, «La grande noirceur», a-t-on dit! Son héros semble «né pour un p'tit pain»; il «adresse d'amères reproches à l'Église catholique et à un Dieu sourd». «Une œuvre païenne», dira une critique de l'époque!

Loranger sait provoquer! À preuve: la photo de promotion de son roman la montre revêtue d'un pantalon, une cigarette à la main! On est loin de l'épouse exemplaire, ménagère hors pair élevée par les Dames de la Congrégation!

Dans sa chronique, Marie-Christine Blais compare Françoise Loranger à Gabrielle Roy: cette dernière «aura magnifiquement décrit un Montréal ouvrier, pauvre, dur, où le «péché» de l'héroïne lui vaudra une vie de déception». Françoise Loranger décrira plutôt un Montréal plus nanti et artistique, cruel à sa façon, mais où une certaine rédemption est possible si on refuse d'être «né pour un petit pain».

J'ai le goût de lire *Mathieu* cet été!

Guy Rivard (209)

À la mémoire de madame Laurentienne Rivard-Savoie

Membre et doyenne de l'Association



À l'aube de ses 94 ans, le 17 février dernier, est décédée madame Laurentienne Rivard.

Elle était la dernière fille survivante de la famille de Albertino Rivard, mais aussi la mère de nos membres Bernard, Gisèle, Jacqueline, Lyse et la grand'mère de Maryse Savoie.

Jean-Paul Rivard, notre vice-président, est un cousin des membres de cette famille.

Nous offrons

nos condoléances

aux familles Rivard et Savoie.

LES SUCRES 2014

Dans le contexte de notre hiver 2013-14, ce 22 mars 2014 était digne de la période des Fêtes de décembre et de janvier, avec les 21 centimètres de neige qui saupoudrèrent la vallée du St-Laurent. C'était pourtant la journée de notre partie de sucre, activité annuelle qui, cette année, enregistra un nouveau record de participation.

En effet, 57 personnes, membres et invités, ont bravement attaqué des itinéraires de 100 à 300 kilomètres, en pleine précipitation de neige, afin participer au diner familial traditionnel du temps des sucres.



Merci et bravo aux 57 braves. L'hiver faisait rage dans sa plus grande splendeur et tous étaient présents.

Scénario tiré d'un véritable cinéma réalité : plusieurs échangeaient même leurs vœux de «Bonne Année». L'atmosphère de la cabane «Du-Bois-é», propriété d'un Dufresne, digne descendant de Nicolas, se prêtait à merveille à une animation débordante et de bon aloi.

Dans cette atmosphère joyeuse, sept cousins et cousines invités ont signé leur carte de membre; ils sont du groupe des nouveaux membres identifiés dans l'article «Saviez-vous que.. ?» en page 25 de ce numéro.

La grande détermination de ces nouvelles cousines et de ces cousins fait la preuve que les descendants de Nicolas et de Robert ont hérité des traits caractéristiques de ténacité, de longévité et surtout de vitalité increvable de nos ancêtres perchérons.

Note : Votre conseil d'administration a bien retenu les propositions de plusieurs participants qui souhaitent que «les sucres 2015» soient organisés dans un endroit exclusif pour les membres et invités de l'Association. Cependant, soyez tous informés qu'une réservation exclusive de cabane ou de salle dans une cabane, pour le mois de mars et en fin de semaine, doit se faire au début de janvier; cette contrainte est difficilement conciliable avec l'inscription toujours tardive, année après année, des éventuels participants! Vous ne m'en voudrez pas de vous le rappeler amicalement!

Par Jean-Marie Rivard, registraire (240)



Isabelle Lagrois et Benoît Rivard, un couple d'amoureux.



Petite ou grosse tempête, ce n'est pas ça qui arrête les Rivard.



La bonne recette: Bonne bouffe, des Rivard et de la neige en quantité!

Notre chaleureuse réunion de famille à Ste-Mélanie

(Rassemblement annuel 2014)



Photo des artistes invités et des membres présents, devant la demeure de Léon et Danielle.

Les 12 et 13 juillet, trente-deux membres de l'Association découvraient le coffre aux trésors de la région de Lanaudière.

Avec la complicité de Jean-Paul Rivard, son frère Léon et son épouse Danielle Allard nous avaient invités chez eux, en pleine nature, pour partager leur vie artistique, le temps d'un après-midi inoubliable.

La région a d'ailleurs été le choix des moines cisterciens de la Trappe d'Oka qui, par tradition millénaire, s'y connaissent en milieux inspirants, pour implanter leur nouvelle abbaye Val Notre-Dame, près de St-Jean-de-Matha, en 2002.

Ste-Mélanie et St-Jean-de-Matha, refuges de paix où nous avons découvert une gastronomie raffinée et un artisanat régional remarquable à courte distance d'axes routiers majeurs reliant la métropole à plusieurs autres villes du Centre du Québec.

De l'Auberge Ma Maison au Studio-école de Danielle et de Léon, en passant par l'Auberge de la Montagne coupée, voisine de l'Abbaye, le périple se résuma en un trop bref séjour dans un autre de ces magnifiques coins du Québec.

L'exposition-concert réalisée par Léon dans son studio d'art alliait les performances remarquables de deux jeunes et talentueux musiciens et de Jacques Godin, acteur et comédien de renom, cet octogénaire qui fait deux fois les âges additionnés de Philippe Prud'homme, pianiste-compositeur et de Mathias Larivière, violoniste.

Une pause accorda à nos membres le temps de visiter les jardins extérieurs de la résidence parsemés de remarquables sculptures dues au talent de Léon. La véranda fut un refuge apprécié, le temps de prendre quelques rafraichissements et d'en apprendre davantage sur la carrière de nos deux hôtes.

Puis le trio démontra un talent sans pareil dans la présentation de textes originaux de Léon, un bijou de performance artistique dans l'écrin de ce studio-école.



Concert de Philippe Prud'homme, pianiste compositeur, et de Mathias Larivière, violoniste.

Cette exposition-concert avait été précédée d'un cocktail et d'un dîner de bienvenue à l'Auberge Ma Maison suivis de notre Assemblée générale annuelle et de la formation du conseil d'administration pour l'année à venir. À cause de l'absence de deux administrateurs, la désignation des officiers du CA se fera à la première réunion du nouveau conseil.

L'assemblée offrit ses félicitations aux membres de ce Conseil: Benoît Rivard, Henri-Paul Rivard, Bruno Rivard, Guy Rivard, Jean-Marie Rivard et Jean-Paul Rivard ainsi qu'à François Rivard de Boucherville qui a été élu pour remplacer Jean-Robert Rivard qui y siégeait depuis la fondation de l'Association et qui a dû démissionner en raison de problèmes de santé.

Par Jean-Marie Rivard, secrétaire de l'assemblée. (240)

SAVIEZ-VOUS QUE...? **(un rapport du registraire)**

Notre Association compte actuellement 186 membres ; 172 vivent au pays, 13 aux Etats-Unis et un en France.

Depuis sa fondation, en juin 2000, notre Association a recruté 581 membres dont 92 américains et 3 suisses.

Nos rangs ont atteint leur apogée, avec 285 membres actifs, entre les années 2006 et 2008, période marquée par les activités préparatoires aux célébrations du 400^{ième} anniversaire de la fondation de la ville de Québec.

Malheureusement, force est de constater que durant les 14 années d'existence de notre Association, 395 membres recrutés sont devenus inactifs; l'AIFR a été informée d'au moins 17 décès.

D'autre part, entre l'année 2006 et 2013, l'Association a enregistré 64 nouveaux membres; ce recrutement modeste n'a pas compensé nos pertes d'adeptes.

Cette évolution de notre membership – le lot de toutes les associations de familles-souches – est survenue malgré les efforts des conseils d'administration successifs qui ont organisé deux concours de recrutement, trois conférences en généalogie et en histoire à Kamouraska, Victoriaville et Sherbrooke, en plus de participer à trois Salons des familles souches à Gatineau, Québec et Laval!

Heureusement, au cours de la dernière année seulement, des efforts nouveaux et conjugués pour enrichir nos rangs ont porté fruit. Nous comptons 35 nouveaux membres. Jean-Paul Rivard, notre vice-président actuel, a apporté des idées nouvelles et suggéré des stratégies qui ont porté fruit!

Liste des 22 nouveaux membres depuis la publication de La Rivardière, Vol.13 No 3.

(dans l'ordre de leur inscription)

- Ronald Rivard, de Ste-Mélanie
- Gisèle Savoie, de Val-St-Côme
- Bernard Savoie, de Montréal
- Jacqueline Savoie et Lyse Savoie, de St-Sauveur
- André Lacoursière, de Trois-Rivières
- Maryse Savoie, de Senneville
- L.P. Loranger et Louissette Despins, de Trois-Rivières
- Monique Lanouette et Marc Beaucage, de Varennes
- Louise Loranger et Guy Jalbert, de Trois-Rivières
- Suzanne B. Savoie-Beausoleil et Guy Savoie, de Notre-Dame-des-Prairies
- Pierre Rivard, de Sorel
- Marie-Hélène Rivard, de St-Hubert
- Line Rivard, de Coaticook
- Louise Rivard, de Sherbrooke
- Marie-Claude Rivard, de Saint-Bruno-de-Montarville
- Christine Rivard, de Saint-Venant-de-Paquette
- Ann Rivard, de Coaticook

Souhaitons-leur la bienvenue !

Par Jean-Marie Rivard, registraire (240)

Je souhaite ajouter mon grain de sel en soulignant le travail gigantesque accompli, année après année, semaine après semaine, par Jean-Marie, ce cousin généreux et engagé, gardien du registre des membres, responsable du renouvellement des cartes de membres et des communications avec eux, motivateur plein de ressources, mémoire fidèle de l'histoire de notre Association...et j'en passe!

Salut à toi, cher cousin, et puisses-tu nous faire bénéficier encore longtemps de tes talents! Amicalement,

Guy Rivard, président (209).

Télesphore-Damien Bouchard (1881-1962) et la famille Rivard

par Georges-Henri Rivard (002)

Cet ancien échevin et maire de Saint-Hyacinthe (1917-1930 et 1932-1944) fut aussi journaliste et rédacteur en chef du journal «Le Clairon» de St-Hyacinthe. Il a été député à Québec (1912-1919 et 1923-1944), ministre dans les cabinets de Taschereau et Godbout, premier président d'Hydro-Québec en 1944 et sénateur à Ottawa (1944-1966).

Il appartient à la famille Rivard par sa mère, Julie Rivard, qui décède en mars 1886. «Je n'avais alors que quatre ans, notre père était laissé seul à lui-même avec trois enfants. Il refusa de se séparer d'eux. Il chargea l'une de nos tantes, Parmélie, épouse de Phinéas Rivard, de prendre soin de nous»¹ Son grand-père maternel était Séraphin Rivard, à qui Télesphore-Damien resta profondément attaché. En effet, les familles Bouchard et Rivard avaient toutes deux de profondes racines libérales. Les deux traditions libérales concoururent donc à installer les doctrines libérales et anticléricales dans l'esprit du jeune T.D.; ce surnom familial fut le sien toute sa vie durant. Il fut également baptisé «Le diable de St-Hyacinthe» par nul autre que Maurice Duplessis.



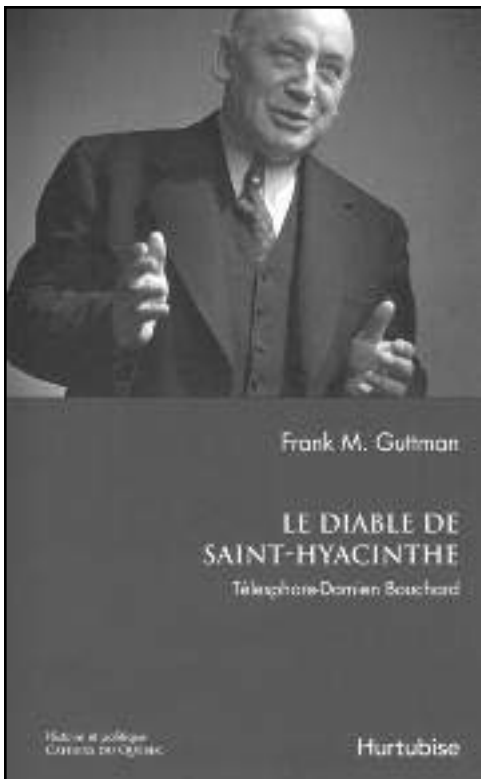
Télesphore-Damien Bouchard

Durant sa carrière, T.D. dut affronter les critiques d'un politicien bien connu de la grande famille des Rivard: Antoine Rivard, député de l'Union Nationale (1948-1960) sous Duplessis, Sauvé et Barrette. Même s'ils n'ont jamais siégé ensemble à l'Assemblée Nationale du Québec, T.D. Bouchard et Antoine Rivard (1898-1985) n'avaient pas le même point de vue sur certains sujets comme: l'avenir des Canadiens-français sur le continent nord-américain, l'Ordre de Jacques-Cartier, l'enseignement de l'anglais au primaire, etc. Au sujet de l'avenir des Canadiens-français, Antoine Rivard disait: «Notre vocation n'a pas changé; l'appel retentit encore au fond de nos consciences: nous devons continuer dans la voie dure et pénible et douloureuse que nos aïeux ont choisie et où ils se sont engagés». Il suivait ainsi les doctrines érigées par Henri Bourassa et Lionel Groulx. T.D. Bouchard, quant à lui, était plutôt favorable à des réformes majeures dans le domaine de l'éducation; il voulait un système d'éducation obligatoire, gratuit et bilingue. Pour lui, l'éducation était une condition incontournable du progrès national des Canadiens-français; dans son esprit, le retard des Canadiens-français dans le domaine de l'éducation était la cause principale de leur retard économique. Il condamnait ceux qui, tout en continuant à vivre dans le passé, entretenaient la confusion entre la langue française et le catholicisme. On prétend qu'il était franc-maçon.

Quant à l'Ordre de Jacques-Cartier (OJC) que l'on appelait aussi «La Patente», T.D. Bouchard la dénonçait en ces termes: «société secrète xénophobe qui avait des ramifications dans de nombreuses institutions et associations québécoises, notamment à Saint-Hyacinthe. Qu'était cet Ordre? Fondé en 1926 par 14 fonctionnaires fédéraux catholiques afin de défendre et de promouvoir les intérêts des Canadiens-français catholiques oeuvrant au sein de la fonction publique fédérale, il avait des liens étroits avec le clergé. Jean-Charles Harvey, journaliste de l'époque, la décrivait comme «le Ku Klux Klan du Canada français.» Des députés, des membres du clergé, des fonctionnaires et des journalistes en faisaient partie.

Conspiration conçue pour s'emparer de tous les postes de commande du pouvoir, L'Ordre avait son journal secret «L'Émérillon» et son journal officiel «La Boussole». Il avait des liens secrets avec des organismes comme la Société Saint-Jean-Baptiste, la campagne de l'Achat chez-nous, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française et les Caisses populaires. Dans les années '30, l'OJC ne rassemblait qu'une infime partie de la population canadienne-française. Un jour on en identifia comme membres 262 négociants, commerçants, professionnels et hommes d'affaires qui, étant donné leur influence dans leur milieu, pouvaient susciter l'adhésion d'autres adeptes.

Il y avait une initiation comme il en existe dans d'autres mouvements (Chevaliers de Colomb, Aramis). L'Ordre avait inféodé des journaux comme L'Action catholique, Le Devoir, du moins dans les années 1930 et 1940. L'Ordre fit aussi campagne pour le drapeau fleurdelysé, la nationalisation de l'électricité et il infiltra plus tard des groupes indépendantistes québécois. En 1960, l'Ordre comptait 40 000 membres; la Révolution Tranquille qui amena la laïcisation dans les secteurs de l'Éducation et de la Santé fit décliner le membership aux environs de 12,000. Pas étonnant que, confronté à toutes ces données, T.D. Bouchard dénonçait l'Ordre de Jacques-Cartier. Pour ce qui est d'Antoine Rivard, il avait ses réserves sur l'Ordre; il appuyait certains de ses principes, mais condamnait en même temps les méthodes de l'Ordre pour arriver à ses fins.



Le diable de Saint-Hyacinthe est la première biographie publiée du légendaire T.-D., le libéral radical Télesphore-Damien Bouchard (1881-1962).

En ce qui concerne l'enseignement de l'anglais au primaire, T.D. Bouchard voulait un enseignement bilingue. Antoine Rivard ne voulait pas éliminer l'enseignement de l'anglais au primaire mais seulement éviter qu'il ne soit introduit trop tôt à l'école, soit avant l'âge de 12 ans.

Revenons à T.D. Bouchard. Il a combattu les ultramontains du Québec pour qui l'autorité souveraine du pape (ici l'Église catholique) était supérieure à l'autorité civile et à celle de l'État. Il préconisait une nette séparation entre l'Église et l'État. Il était aussi en faveur de l'instruction obligatoire et gratuite, ce qui supposait l'intrusion du gouvernement dans un domaine jusque-là réservé au clergé. Il fit aussi campagne pour la nationalisation de l'électricité, à une époque où toute mesure sociale prenait une connotation communiste. Il avait d'ailleurs commencé ce combat à Saint-Hyacinthe avec la municipalisation de l'électricité. Il s'attaquait ainsi aux compagnies électriques privées anglophones comme la Southern Canada Power.

Il a aussi été greffier de sa ville (1908-1912) et président de sa Chambre de commerce. Il imposa à Saint-Hyacinthe un nouveau mode de taxation. Pour la première fois, les institutions religieuses et les grosses industries devaient payer des taxes reflétant réellement la valeur de leurs propriétés. Cependant il ne négligeait pas les quartiers défavorisés de sa ville, conscient qu'il était de ses propres origines modestes. Il était natif du quartier No 1, non loin du «marché à foin» situé dans le bas de la ville et considéré comme un quartier pauvre. Sur le plan social, le député-maire (le cumul des charges électives fut permis, au Québec, jusque dans les années '80) prônait l'abolition du secours direct et son remplacement par un système en vertu duquel les bénéficiaires doivent effectuer des travaux compensatoires.

On peut mentionner d'autres réalisations du règne Bouchard. Il a fait progresser des secteurs comme le textile. Au plan municipal, en 1924, le conseil municipal a acheté l'ancien hôtel Yamaska pour le transformer en Hôtel de ville. On a fait aussi ériger la Porte des anciens maires en 1927 à l'occasion du centenaire de la naissance de Georges-Casimir Dessaulles (1827-1930), cinquième maire de Saint-Hyacinthe (1867-1879). On inaugura aussi la piscine «ronde» municipale en 1930; à l'époque, c'était l'une des plus grandes au Canada. En 1937, ce fut l'inauguration du stade L.P. Gaucher.... T.D, Bouchard avait comme devise: «Ce qui est possible est fait... Ce qui est impossible, sera fait.»

En conclusion, on peut dire que la Petite Histoire peut souvent expliquer la Grande Histoire. Cet axiome peut s'appliquer à la vie de T.D. Bouchard; en tant que maire de Saint-Hyacinthe, il a vraiment marqué l'Histoire de sa ville et du Québec par son implication, sa ténacité et sa vision politique à long terme. Daniel Laprès² le présente comme «l'une des plus grandes et sympathiques figures du combat pour la liberté, la modernité et le progrès social au Québec. Farouche défenseur de la laïcité, il lutta pour bouter l'Église en dehors de la scène politique, des services sociaux et de l'éducation publique. Il était le champion de la modernisation de l'éducation, l'instigateur de lois protégeant les droits des travailleurs et il fit adopter des mesures pour les démunis et sans-travail. Il a été aussi un infatigable promoteur du droit de vote des femmes». Dans sa préface du livre de Guttman, Jean Chrétien écrit: «...» ceux qui liront ce livre auront la chance de découvrir l'un des hommes politiques les plus visionnaires et les plus tenaces de notre histoire».

1) Guttman, Frank M., Le Diable de Saint-Hyacinthe, T.D. Bouchard, les Éditions Hurtubise, 2013, pages 55, 58, 71, 161, 369 à 371, 477 à 485.

2) Laprès, Daniel, Le Diable de Saint-Hyacinthe, T.D. Bouchard, La Presse, 10 mars 2008.

3) Société d'Histoire régionale de Saint-Hyacinthe, Saint-Hyacinthe 250^e, (1748-1998), les Éditions du Septentrion, 1998, pages 53,81 à 83, 107 à 114, 128, 223, 303 à 304, 380 à 381, 395, 399.

ASCENDANCE PATERNELLE DE TÉLESPHORE-DAMIEN BOUCHARD

Télesphore-Damien Bouchard

Damien Bouchard / Lucie Rivard
Mariage : 22 octobre 1872, Saint-Hyacinthe

Basile Bouchard / Lucie Lavallée
Mariage : 29 mai 1843, Saint-Hyacinthe

Ignace Bouchard / Angélique Zauste
Mariage : 4 octobre 1799, Saint-Hyacinthe

Basile-Armand Bouchard / Marie-Anne Blais
Mariage : 10 juin 1765, Berthier

Ignace Bouchard / Jeanne-Marie-Anne Roy
Mariage : 24 octobre 1712, St-Étienne de Beaumont

Nicolas Bouchard / Anne Leroy-Roy
Né à Andilly-les-Marais, Aunis, France
Mariage: 30 septembre 1670, Ste-Anne-de-Beaupré

Ascendances établies par Benoît Rivard sur le site ancestry.ca

ASCENDANCE MATERNELLE DE TÉLESPHORE-DAMIEN BOUCHARD

Télesphore-Damien Bouchard

Damien Bouchard / Lucie Rivard
Mariage : 22 octobre 1872, Saint-Hyacinthe

Séraphin Rivard / Julie Simard
Mariage : 26 novembre 1852, Ste-Rosalie

Joseph Rivard / Marie-Marguerite Belleville
Mariage : 13 janvier 1812, St-Cuthbert

Alexis Rivard / Marie Choret
Mariage : 28 avril 1783, Louiseville

Joseph Rivard / Marie-Josephte Desranlot
Mariage : 10 novembre 1726, Batiscan

François Rivard / Marie-Madeleine Le Pelé
Mariage : 18 février 1697, Batiscan

François Rivard / Marie-Madeleine Le Pelé
Mariage : 18 février 1697, Batiscan

Nicolas Rivard / Catherine Saint-Père
Mariage : entre le 19 août et le 24 novembre 1652

«Les Sucres» et leur origine

Article reproduit de La Rivardière, Vol.13, No.2, page 18

Par Jean-Marie Rivard (240)

Afin de se remémorer l'origine de cette tradition ancestrale, qui a toujours été une entreprise florissante au Québec, il faut se redire «Je me souviens».

En effet, bien avant l'arrivée des colons européens en Amérique du Nord, les tribus amérindiennes de l'est du Canada et du nord-est des États-Unis avaient découvert comment recueillir la sève des érables et la transformer en sirop.

Certains racontent que les chiens des Amérindiens, par leur comportement, auraient mis la puce à l'oreille de leurs maîtres: une branche s'étant cassée, les chiens se bouscuaient tout autour pour lécher la sève qui coulait. C'est ainsi que les Amérindiens eurent l'idée d'y goûter.

Une autre version propose plutôt qu'un petit écureuil grimpa le long d'un tronc d'arbre, mordit une branche... et se mit à boire. Un amérindien au bas de l'arbre le regardait et se demandait pourquoi, puisqu'une source d'eau fraîche coulait tout près. Il imita l'écureuil en faisant une fente avec son couteau et... quelle surprise! Jusqu'alors, sa tribu ne trouvait du sucre que dans les fruits sauvages. Et voilà un arbre qui pleure du sucre en larmes de cristal. En plus, il venait de découvrir un remède contre le scorbut dont les siens souffraient souvent au printemps. Tout ça parce qu'il avait regardé et imité un écureuil se désaltérant avec la sève d'un érable...

Le Frère Marie-Victorin, grand naturaliste et savant québécois, auteur illustre de «La Flore laurentienne», affirme carrément que les Amérindiens apprirent de l'écureuil roux l'existence du sirop et de la tire d'érable. En effet, lorsque qu'une branche d'érable à sucre casse sous le poids du verglas, la blessure ainsi causée coule au printemps. De cette entaille naturelle, la sève suit toujours le même trajet, parfois même jusqu'au pied de l'arbre. Jour après jour, le chaud soleil printanier évapore l'eau et il ne reste finalement qu'une trainée de tire d'érable que les écureuils roux lèchent goulûment.

Nos ancêtres ont imité les amérindiens, car ils ne connaissaient pas l'érable à sucre avant de venir au Canada. Voyons ensemble l'évolution de l'exploitation du sucre d'érable et les différentes façons d'entailler les érables.

Au tout début, on faisait une entaille à la hache, puis on fixait un petit morceau de bois ou de tôle, appelé gouterelle, goudrille ou coin, selon les régions. L'eau sucrée était recueillie dans un petit cornet en écorce de bouleau, appelé casseau d'écorce. Assez tôt, nos ancêtres fabriquèrent à la main des seaux en bois, les baquets, qui remplacèrent les casseaux d'écorce.

Dès le dix-neuvième siècle, on utilisa une mèche rustique, appelée gouge à cause de sa forme arrondie, pour creuser un trou dans l'érable. Puis, on fabriqua, à la main, des chalumeaux de bois: un petit bout de branche, avec un trou dans le centre, pour laisser couler l'eau d'érable. À la fin du dix-neuvième siècle, on utilisait une mèche pour entailler les érables, un chalumeau de métal et une chaudière de fer blanc. Les chaudières étaient de grandeurs différentes, ce qui permettait de les entreposer en les plaçant les unes dans les autres. Elles étaient de forme ovale, ce qui leur permettait de résister à la gelée, sans se briser. Les vilebrequins rustiques avaient une poignée en forme de fourche, afin d'y appuyer le genou quand on entaillait l'érable.

Petit détail en provenance de notre passé catholique: on n'entaille pas le Vendredi Saint car il pourrait s'écouler du sang!!!

L'eau sucrée était recueillie à l'aide de seaux de bois ou de chaudières en métal; pour la transporter à la cabane, «l'habitant s'aide du joug et de deux tonneaux pour courir les érables»¹. Plus tard, on transportait l'eau dans un tonneau placé sur une «traîne» tirée au début par un homme, puis par un bœuf ou un cheval. Il restait alors à faire bouillir l'eau d'érable pour obtenir le sirop, la tire et le sucre. Pendant longtemps, «le sucre d'érable est le seul sucre consommé dans les campagnes»². A la ville, on le remplacera graduellement par la cassonade.



Note de l'auteur : Cet article est tiré à la fois de notes provenant de l'abondante documentation reçue à titre de guide en formation au Jardin botanique de Montréal et d'expériences personnelles de plus de cinquante années à faire les sucres chez des parents et des amis qui possédaient leur propre cabane à sucre.

1) Jean Provencher : C'était le printemps, page 113, Éditions du Boréal Express, 1980. Depuis trente ans, une rapide évolution introduit les réseaux de canalisations flexibles de cueillette avec pompe aspirante et dernièrement l'osmose inversée pour concentrer la sève. Souhaitons que nos érablières tiennent le coup face à ce type d'exploitation que la nature n'a vraiment pas prévue!

2) Ibidem : page 117.

Les origines du patronyme Loranger

Par Benoît Rivard (056)

Robert Rivard dit Loranger, le plus jeune fils de Pierre, est le premier de la famille à avoir utilisé le surnom de Loranger dont les variantes sont Lorange et l'Orange. Certains prétendent qu'on doit ce surnom au fait que Robert était un admirateur de Guillaume d'Orange. Peut-être alors le surnom aurait-il dû être l'Orangiste plutôt que Loranger! Une seconde hypothèse veut que Robert ait eu les cheveux roux, d'où le surnom Loranger. Plusieurs descendants de cette lignée ont conservé le nom de Loranger comme unique patronyme.

Pour ma part, l'origine de mes cheveux roux vient du côté de mon arrière grand-mère maternelle Évelina Scott. Avec un tel nom, on songe immédiatement à l'Irlande mais il n'en est rien. Son ancêtre, Andreas Kock, était d'origine allemande. Voir le journal La Rivardière Volume 13 no 2, «Histoire des mercenaires allemands au Québec».

Le 13 septembre prochain a lieu le 2^e rassemblement de vrais roux du Québec à Beauharnois. Si vous êtes ROUX ou si vous avez des connaissances aux cheveux ROUX, veuillez SVP faire suivre cette invitation toute spéciale.



2^e rassemblement de vrais ROUX du Québec

Samedi, le 13 septembre 2014

Site historique Pointe-du-Buisson,

Musée québécois d'archéologie,

333, rue Émond, Beauharnois, Québec.

«Nous vous attendons pour 10h00 am»

Entrée gratuite.

Pique-nique agrémenté de musique

Renseignements sur Facebook

Léon Rivard, quel artiste!



Il fut notre hôte, avec son épouse Danielle Allard, dans leur splendide demeure de Ste-Mélanie, dans Lanaudière, pour notre rassemblement 2014.

Né à Montréal en 1947, il peint depuis l'âge de 12 ans! La peinture fut sa raison d'être et il fonda sa propre école à Montréal puis à Ste-Mélanie où il demeure depuis 1977, avec Danielle, également artiste-peintre au talent indéniable et reconnu. Léon est aussi artisan, céramiste, sculpteur et ébéniste; bref, il courtise la beauté dans ses multiples formes d'expression artistique!

Leur maison est un véritable musée!

Mais quelle ne fut pas ma surprise de découvrir aussi le Léon penseur, écrivain, poète, à travers son livre écrit au fil des ans et des aéroports maintes fois fréquentées :

«Et maintenant, si on jouait...»

J'ai trouvé dans ses pages...

... la sagesse : J'ai acquis la sagesse de l'âge qui permet l'efficacité au ralenti
La sagesse ne vient pas en vieillissant mais en sachant que l'on vieillit

... l'originalité : Il n'y a rien de plus cruel... que le silence... de celui qui a quelque chose à nous dire
Un enfant joue : il dérange. Un enfant joue : il est beau. Un enfant ne joue pas : dérangez-vous

... l'humour : Si le jardin d'Eden n'en tenait qu'à une pomme, je comprends qu'il finit en compote

... le plaisir des mots : Compromise entre ciel et terre, la feuille hésita un instant pour s'étendre de toute sa beauté dans les pages de mon livre...

«Ce livre, dit Léon, n'a de raison d'être... que d'innover votre subconscient à... la détente, la réflexion, l'irréel des sens et vous amener... à jeter l'encre dans ce voyage... vers l'imaginaire des mots...»

Qu'ajouter à tout ceci qu'il fume lui-même son saumon qu'il doit sûrement déguster avec élégance!
C'est tout un cousin, ce Léon!

Guy Rivard, (209)

Célébrations du 400^e anniversaire de la naissance de Nicolas Rivard en 2017

Comité d'organisation : Présidé par Me André Dufresne, membre de notre Association depuis juillet 2000 et historien de notre famille, il sera formé lors d'une réunion de notre CA le 4 septembre prochain. Y siégeront également des membres de votre conseil d'aministration Nous avons besoin d'un(e) volontaire du nom de Lacoursière, Lanouette ou Lavigne pour mieux refléter la diversité de nos patronymes: à qui la chance?

Questions déjà sur la table:

- 1) Comment associer les Sociétés d'histoire de Batiscan et de Cap-de-la-Madeleine, lieux d'implantation de notre famille?
- 2) La Mairie de Tourouvre, les Associations Perche-Québec, France-Québec?
- 3 La Société généalogique canadienne-française?
- 4 Devrions-nous honorer certains membres, certaines personnalités?
- 5 Un signe tangible résistant au temps sur le site de la maison de Nicolas à Batiscan?

Quasi-décidés : Émission d'un timbre-poste commémoratif

Parution d'un livre ou d'un numéro spécial de La Rivardière

***Manifestez-vous!
Offrez-nous votre bénévolat!
Faites des propositions!***

Nous attendons votre courriel ou votre appel!

Guy Rivard, président (209)

La loi 22 a quarante ans

Cette année marque le 40^e anniversaire de la LOI 22 adoptée par le gouvernement Bourassa, le 30 juillet 1974. Elle faisait certes du français la langue officielle du Québec (Administration publique, Justice), mais elle créait aussi des obligations pour les professions, les entreprises (affichage commercial, langue du travail) et l'enseignement (école publique anglophone accessible aux seuls enfants connaissant suffisamment l'anglais). Aussi peut-on dire qu'elle ouvrait la route à la Loi 101 qui la remplaça en 1977 sous le gouvernement Lévesque.

Depuis lors, de façon générale et constante, on s'est préoccupé, au Québec, de la PLACE du français autour de thèmes tels que «Le français en péril», «Le français va disparaître», «Le français fragilisé par l'anglais» au point de négliger la QUALITÉ de notre langue!

«La langue française est une majesté, respectons-la!» s'exclamait récemment Marcel Poirier, professeur à la retraite, dans un vidéo éloquent (La Presse+, Christian Mercieri, 20 juin 2014); «les professeurs n'ayant pas la base de la langue française ne peuvent pas l'enseigner aux plus jeunes!». Notre ministère de l'Éducation se traîne les pieds, on crie au scandale!

Cette question me préoccupe au plus haut point! Et vous?

Guy Rivard (209), rédacteur en chef.

MÉTIERS DE NOS ANCÊTRES

Par Benoît Rivard (053)

Le Vire-chiens

Autrefois, durant les chaudes journées d'été, on laissait les portes de l'église ouvertes pendant la messe. Assis à l'arrière sur un banc surélevé, le vire-chiens voyait à retourner les chiens qui auraient voulu entrer à l'intérieur de l'église.

En plus de distraire les gens de la cérémonie, l'intrusion d'un chien à l'intérieur du lieu de culte annonçait un malheur pour le village; une superstition prétendait que Satan prit jadis la forme d'un chien pour s'introduire dans la Maison de Dieu.

Cette tâche était souvent exercée par un bénévole âgé; on le reconnaissait facilement car il était le seul homme à porter un chapeau dans l'église! Tout un chapeau d'ailleurs: un tricorne bordé d'un galon doré, argenté ou de couleur voyante qui s'agençait à une longue redingote noire. Cette coutume fut abandonnée au XX^e siècle.

Le vire-chiens était aussi le gardien du bon ordre à l'intérieur de l'église. Si quelqu'un parlait trop fort et distrayait l'assemblée, il l'avertissait et, à la deuxième offense, l'invitait à quitter l'église! Il s'occupait d'ouvrir et de fermer les portes lors des mariages ou des services funèbres.

Ce n'était pas un poste très recherché, mais certains se faisaient une gloire de l'occuper!

En 2009, lors du 325^e anniversaire de la fondation de la paroisse de Batiscan, on y fit revivre la fonction en «enrôlant» deux paroissiennes revêtues d'un costume écarlate et coiffées d'un tricorne visiblement d'une autre époque!

Les allumeurs de réverbères

Au XIV^e siècle, les villes employaient des gens pour allumer les réverbères des voies publiques, à la tombée de la nuit, et les éteindre, à l'aube.

On les reconnaissait à leurs vêtements maculés d'huile, à l'échelle et au coffret rempli de mèches qu'ils portaient avec eux. Avec l'arrivée des réverbères à gaz, il abandonnèrent l'échelle pour une longue perche munie d'un crochet qui servait à ouvrir le robinet à gaz.

Les premiers réverbères étaient des lampes à l'huile au charbon. En 1838, Montréal fit installer ses premiers réverbères à gaz; pour Québec ce fut en 1849. Auparavant, les rues étaient si mal éclairées que les citoyens qui sortaient le soir devaient emporter leur fanal avec eux.

En 1879, un américain, Thomas Edison, mit au point l'ampoule électrique incandescente. Rapidement les lampadaires modernes remplacèrent les antiques réverbères.

L'époque des allumeurs de réverbères était définitivement révolue...

SOURCE: Pomerleau, Jeanne, Arts et métiers de nos ancêtres 1650-1950, Montréal, Guérin Littérature 1994.





JEAN-MARIE RIVARD
Maître verrier - Stained glass expert

CONCEPTION
RÉALISATION
RESTAURATION
DE
VITRAUX
ET DE
LAMPES



DESIGN
CREATING
RESTORATION
of
STAINED GLASS
AND
LAMP-SHADE

Méthode traditionnelle
Technique TIFFANY

Classic design
TIFFANY technic

12 735, Ave JEAN-NOLLET Montréal QC. H1E 2C5
Tél.: (514) 648-2515 jmrivard@videotron.ca

À TOUS NOS ANNONCEURS POTENTIELS NOTRE ASSOCIATION A BESOIN DE VOUS!

ESPACE PUBLICITAIRE DISPONIBLE

CONTACTER JEAN-MARIE RIVARD
(514) 648-2515
JMRIVARD@VIDEOTRON.CA

«UNE PETITE AIDE FAIT GRAND BIEN»

«Je n'imagine pas de pire malheur pour un homme qui a quelque chose à dire, que de vivre parmi des sourds.»

Françoise Loranger, *Mathieu*, 1949



**Être en vacances,
c'est n'avoir rien à faire et avoir
toute la journée pour le faire.**

Robert Orben, écrivain



Verres et carafe
peints à la main



Sculpture, oeuf
d'autruche et
cuivre

Créations Danielle ALLARD et Léon RIVARD

Nous sommes deux artistes peintres professionnels,
artisans, sculpteurs et ébénistes.

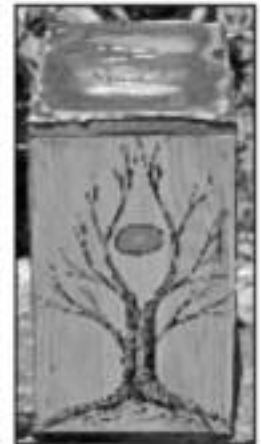
Nous offrons nos services dans ces différents
domaines pour enjoliver votre intérieur,
vos meubles et sur demande les personnaliser.
On peut également, en souvenir d'un être cher
disparu, créer une urne funéraire exclusive
ou encore un portrait peint avec une huile
à laquelle seront mélangées de ses cendres;
ce souvenir unique restera
dans la famille pour des générations.

**Sur rendez-vous venez nous présenter un projet:
450-889-5610**

1385 ch. William Malo, Ste-Mélanie, Qc J0K 3A0

ou leon.rivard@sympatico.ca

Visitez notre site : www.ecole-leon.qc.ca



Urne funéraire
en cuivre



Toile de
Danielle Allard

Me André Dufresne

LL.E.,D.D.N.

NOTAIRE ET CONSEILLER JURIDIQUE
NOTARY AND TITLE ATTORNEY



655, PROMENADE DU CENTROPOLIS, BUREAU 210,
LAVAL (QUÉBEC) H7T 0A3

TÉL. : (450) 973-1188 / FAX : (450) 973-1262/
COURRIEL : dufresne@notarius.net

ENCOURAGEZ LES ENTREPRISES QUI ANNONCENT
LEURS PRODUITS ET SERVICES
DANS LA PRÉSENTE PUBLICATION

PLEASE ENCOURAGE BUSINESSES
THAT ADVERTISE IN THIS PUBLICATION